



SILVIU GUMANVED, NOIR SUR BLANC

Mircea Cărtărescu, universitaire, critique et romancier.

**SOLÉNOÏDE** Mircea Cărtărescu, traduit du roumain par Laure Hinckel  
éd. Noir sur Blanc, 792 p., 27 €.

# Ils sont fous ces Roumains

Un roman-monde et double face, entre quotidien sordide et fantasmagorie délirante, par un géant des lettres roumaines.

★★★★★



Pile : « le monde ordinaire, terne et tangible » d'un anodin professeur de lettres bucarestoises de l'ère Ceaușescu, poète moqué, petit banlieusard qu'un tram fantôme bahute chaque jour à l'école générale 86 où l'assaille, parmi corridors sans fin, cahiers d'appel et salle des profs, la faune grotesque de ses collègues, un purgatoire grisâtre où le harasse *ad nauseam* l'émouvante marmaille scolaire. Face : « le monde onirique de [son] esprit, monde secret, intime, fantasmagorique » où l'amour, des révélations mystiques et des échappées métaphysiques lui offrent de salubres « plans d'évasion » hors de ce réel

concentrationnaire. À gage pour les 800 pages de *Solénoïde* (lire *extrait pages suivantes*), clé de voûte de l'œuvre romanesque de Mircea Cărtărescu, principale figure de la littérature roumaine actuelle, universitaire et critique littéraire, d'être le tournoiement frénétique de cette menue « monnaie », une vertigineuse « rotation » qui offre de percevoir les « deux faces en même temps ». L'œuvre vraie, c'est quand la pièce retombe sur la tranche ; un accomplissement réservé aux évadés, aux marginaux hors norme, loin de la littérature labellisée, ce « musée des portes illusoire ». En témoigne à chaque ligne la lecture patiente, l'immersion dans l'énorme flux narratif et visionnaire de ce journal intérieur où tout se broie et tout se brasse,

sans clivage ni frontière, de l'historique et du mythique, de l'ici-bas et de l'outre-monde, aboutissant à une sorte de réalisme onirique, d'hyper-naturalisme fantasmagorique sinistre et délectable, sordide et halluciné.

*Solénoïde*, accomplissement tétralogique du cycle d'*Orbitor* (*Orbitor*, *L'Œil en feu*, *L'Aile tatouée*), est d'abord une fresque démente de Bucarest, capitale baroque, née ruinée, toute en friches et hangars, barres d'immeubles et usines désaffectées. Se survit là une société policière au sein de laquelle la vie s'endure au quotidien, que ce soit à la fabrique, à l'école (où l'ordre social et la domination idéologique se pyrogravent dans la chair des élèves, où la discipline s'inscrit à coups de chevalière à même le crâne des marmots fautifs), dans les bagnes médicaux, un monde pauvre, routinier et grisâtre qu'arme néanmoins en profondeur, mystérieuse résistance, une substructure imaginaire rayonnante, celle des solénoïdes, ces artefacts étranges et ronronnants, tapis dans les profondeurs de la ville, dont la puissance radiante fait léviter les corps, celle de cette déesse de la souffrance dont l'autel est une géante chaise de dentiste. Un monde pris, coulé dans la douleur comme un insecte dans la résine contre lequel proteste l'étrange secte antidoloriste des « piquetistes », un monde que seul l'imaginaire transfigure, un univers dantesque que de rares scissionnistes (ésotériste comme l'auteur inconnu de l'indéchiffrable manuscrit *Voynich*, le dessinateur et ermite urbain américain Darger ou le légiste et sexologue fantasque Minovici) parviennent à contrer, soulever et transfigurer.

Nourri par les apports de la tradition fantastique (celle, gothique, cosmique et chimérique, qui court du Jean Ray de *Malpertuis* et de Lovecraft à Italo Calvino et Kafka), de la réflexion scientifique en ces marches extrêmes (notamment les effractions de Hinton dans la quatrième dimension) et du tragique métaphysique (Pascal), *Solénoïde*, dans le sillage d'*Ulysse* ou de *Berlin Alexanderplatz*, nous offre comme l'apocalypse d'une rébellion radicale, celle d'un écrivain pour qui « l'art n'a de sens que s'il est évasion. S'il naît du désespoir d'être prisonnier ». **François Angelier**



critique fiction



# « Des hommes tatoués, à l'air patibulaire »

Un journal intérieur où tout se broie et se brasse, sans clivage ni frontière, de l'ici-bas à l'outre-monde. Extrait de *Solénoïde*, fantasmagorie hypernaturaliste du Roumain Mircea Cărtărescu.

**I**l n'existe aucune maison normale dans la rue Maica Domnului, car la réalité même s'arrête ici. Même le temps normal n'existe pas. Quand tu entres sur cette voie, ce canal d'un autre monde et d'une autre vie, le climat change et les saisons n'ont plus ni queue ni tête. Ici, comme je l'ai écrit, règne en permanence un automne pourri et lumineux. La bande d'asphalte, déroulée va savoir quand sur la chaussée jadis pavée, s'est décolorée et elle est aussi rongée qu'un vieux chiffon. Elle est boursoufflée par les surges livides des plantes qui poussent dessous. La rue est bordée de maisons anciennes, commerçantes, mais aussi de constructions de l'entre-deux-guerres, des petites villas qui furent autrefois fières et modernes. Mais ce qu'elles sont étranges, pourtant !

Chacune d'elles possède son appendice monstrueux ou seulement déplacé, la fantaisie d'un architecte qui semble avoir conçu une partie de l'édifice en plein jour et l'autre après avoir été tiré du sommeil en pleine nuit, contraint de se mettre à sa planche à dessin pour travailler à la lueur de la pleine lune.

Ici toutes les maisons ont des fenêtres rondes, qui s'enflamment au soleil couchant. Toutes ont des portails en fer forgé, des tiges Art nouveau où scintillent des inclusions de vitrail orange, azur et lilas. Toutes ont du crépi à motifs, noirci par le passage du temps. Mais chaque façade a bien perdu la moitié de son enduit. Le mur pelé montre ainsi ses briques poudreuses. Il y a des trous car le mortier a depuis longtemps disparu. La plupart des fenêtres n'ont pas de carreaux : elles sont occultées de journaux jaunés dont il ne reste que des lambeaux. Comme les moignons accusateurs de grands estropiés en révolte, levés vers le ciel, des ornements bizarres et rouillés se dressent au-dessus des toits : des tours et des coupes de fer-blanc, de vulgaires statues en ciment, aux visages ébréchés, des groupes d'anges peints en rose pâle qui ressemblent à une procession de larves. Une des maisons porte des créneaux, comme les cités médiévales, une autre ressemble à un dépôt de trams, une troisième est purement et simplement un caveau solennel au milieu d'une cour sans une fleur. Quand le soir tombe, le panorama s'imbibe de sang comme un tampon de gaze et devient insupportable.

Dans la plupart des jardins poussent des touffes de belles-de-nuit, blanches et mauve pâle, qui le soir assombrissent

l'air de leur parfum. Dans les autres, tu ne vois que des mauvaises herbes. Au crépuscule, ceux qui vivent ici sortent dans la rue et s'accroupissent devant leurs étranges maisons, plus étranges et plus énigmatiques eux-mêmes que leurs habitations. À leurs pieds s'accumulent des monticules d'écales de graines de tournesol. La plupart sont des Tziganes qui squattent les ruines. Ils n'ont pas l'eau courante ni l'électricité, et ils ne paient aucune sorte d'impôts. Il y a aussi des Roumains des faubourgs, des charpentiers qui travaillent aux pompes funèbres, des mécaniciens-estampeurs d'industrie dans je

ne sais quelle fabrique, des vendeuses de tickets de tramway. Ils attendent que ça se passe, à la nuit tombante, les manches de leurs chemises roulées au-dessus

du coude. Tu les vois aussi sur les balcons : des filles jeunes, habillées comme des prostituées, étendent sur le fil des maillots de corps, des soutiens-gorge, des caleçons et des chiffons sans forme identifiable, aux couleurs violentes. Des hommes tatoués, à l'air patibulaire, fument en regardant vers l'extrémité de la rue. Tous parlent fort, ils ont l'air de poursuivre des disputes sans épilogue, et pourtant, il y a en eux quelque chose d'une mélancolie qui te fait dire qu'ils sont les habitants qui conviennent le mieux à ma rue.

**I**l faut la longer longtemps pour arriver à la maison en forme de navire. C'est la seule qui n'a pas de clôture, elle n'en a d'ailleurs pas besoin, elle qui trône sombrement au fond d'un terrain vague plein de ressorts rouillés et d'antédiluviennes carcasses de frigos. Tout le monde et n'importe qui vient déposer ses encombrants devant ma maison. Elle n'a même pas, en réalité, une forme de navire, mais une forme qui résiste obstinément à toute description. La partie basse aurait dû être cubique, mais, allez savoir comment, elle a tourné à la pyramide tronquée inversée, prenant la forme d'un bateau en papier. Sur la plateforme s'élève, asymétrique et penché, un pavillon ou une tourelle que l'on rejoint par un escalier extérieur en spirale, en ciment brut, étroitement vrillé jusqu'à la seule porte d'entrée, abîmée par les intempéries. Le rez-de-chaussée, la maison proprement dite, possède une entrée presque monumentale : une lourde porte en fer forgé où sont figurées deux vierges aux cheveux lâchés dont chacune tient une lampe dans ses mains fines.

« Des filles habillées comme des prostituées étendent sur des fils des soutiens-gorge. »

Pays : FR  
Périodicité : Mensuel  
OJD : 16827



À gauche se trouvent deux fenêtres carrées, protégées par le même matériau de fer forgé, un fer noir, des barres étroites, tordues convulsivement. La façade couleur de cendre, fanée, a pelé comme celle de toutes les autres maisons de la rue. Le fenestron rond de la tourelle s'enflamme au soleil à tout moment du jour. Sur le ciel bleu plein de nuages blancs et cotonneux des matins d'été, c'est d'une beauté qui n'a rien de terrestre, mais sur fond de crépuscule profond, la flamme écarlate du fenestron te fige. Cet éclat dément, désespéré, cet appel à l'aide est ce qui, ce soir-là d'octobre, m'a fait désirer cette maison laide et triste plus que tout au monde. Alors, j'ai traversé le terrain vague jusqu'à la porte. Derrière les barres noires le carreau était cassé. Comme celui des fenêtres carrées. De l'intérieur provenait un souffle froid qui sentait les gravats. Un papier avec écrit au Bic « À vendre » était collé à côté de la porte. Il y avait au-dessous un numéro de téléphone, puis, encore dessous, « Demandez Mikola ». J'ai fait le tour de la maison, dans l'obscurité qui s'épaississait. Derrière, c'était déjà un autre type de rue, avec des immeubles grisâtres, comme si l'arborescence des voies n'avait pu produire ces fruits d'une exubérance et d'une tristesse créoles ailleurs que dans la rue Maica Domnului. Le mur aveugle à l'arrière de la maison avait autrefois une entrée, qui à présent était condamnée avec des briques. C'est devant cette entrée bouchée que je me suis vu vivre là toute ma vie, car si toute maison est à l'image de celui qui l'habite, aussi trompeuse et déformée soit-elle, j'ai su moi aussi que j'avais trouvé là, dans ce tesseract de cendre, mon

autoportrait le plus accompli. Je me voyais déjà dans la pièce étroite, dans la tour, regarder le ciel par la lucarne ronde pendant qu'à l'horizon il devenait jaune sale et que, dans ces nuances d'ambre de lampe à gaz, pointaient les premières étoiles.

Ce même soir, de retour à la maison, j'ai parlé avec mes parents de l'achat de la maison. Maman connaissait très bien la rue Maica Domnului : la rue des putes et des bagarreurs. Et c'était parti pour les cris et les reproches : « C'est pour ça que t'as fait tellement d'études ? Pour vivre avec des Tziganes ? Je la vois déjà, ma bru, dans ses tas de jupons tout froncés ! Je veux bien qu'on m'appelle Arthur s'ils ne te laissent pas le cul à l'air ! – Tu ne sais pas qui ils sont, écoute-moi, ajoutait papa pour jeter de l'huile sur le feu. Tu crois que tu parviendras à fermer l'œil ? Toutes les nuits, tu auras droit au barouf, aux fanfares, aux accordéons, aux injures, vu que, hein, les Tziganes... Tu crois que tu pourras faire sécher une seule chemise dehors ? Tu pourras toujours la chercher le lendemain... » Et cela avait continué ainsi jusqu'au moment où j'avais perdu patience, alors j'étais descendu à la cabine téléphonique et j'avais appelé Mikola. ●●



**Solénoïde,**  
Mircea Cărtărescu,  
traduit du roumain  
par Laure Hinckel,  
éd. *Noir sur Blanc*,  
796 p., 27 €.